

Elsa Errack

# Des Colts et du Beethoven

(Et il paraît que la musique  
adoucit les mœurs...)

# PARTIE I

## LA TRAQUE

### I

Un fracas terrible le réveilla en sursaut. Il était déjà trop tard. Un homme venait de défoncer la porte, malgré le lit qu'il avait eu la précaution de mettre en travers la veille pour la protéger. Comment ? D'un coup de carabine ? Il n'eut pas le temps d'avoir de réponse. C'est à peine s'il put distinguer un chapeau gris crasseux avançant vers lui qu'il ressentait déjà une terrible douleur, l'autre lui vidait consciencieusement le barillet de son Colt 44 en pleine poitrine. Il lui semblait que cela durait, durait. Et pas moyen de saisir son arme, et cela le tourmentait terriblement : comment se faisait-il que lui, si rapide, si précis, n'ait rien pu faire ? Il s'en voulait à un tel point que l'idée de la mort, sa propre mort pourtant si proche, ne le hantait même pas et cela aussi l'étonnait et il était surpris également qu'il puisse réfléchir à tout cela.

Quand il ouvrit les yeux après avoir réussi à sommeiller quelques heures entrecoupées de nombreux réveils et peuplées de cauchemars comme celui qui venait de le réveiller, une faible lueur pénétrait dans la chambre miteuse par l'unique fenêtre aux vitres sales. La main gauche déjà sur son Colt, il jeta un bref regard sur la porte : elle était heureusement intacte. Presque chaque nuit ce même cauchemar revenait depuis bientôt trois mois maintenant, Victor étant constamment sur ses gardes, de jour comme de nuit, traqué, les nerfs à vif, toujours à la merci de la balle qui mettrait fin à ses jours. Il se leva du vieux fauteuil bancal où il avait passé la nuit puis se dirigea avec précaution vers la fenêtre. Il jeta un coup d'œil prudent sur la rue poussiéreuse. Un jour glauque pointait peu à peu. La tempête qui sévissait la veille s'était calmée, il ne soufflait plus qu'un vent encore assez furieux. La rue était déserte.

Il entreprit une toilette sommaire - ce qui le contraria car habituellement il prenait un bain quotidien quand il était en ville- versant dans une cuvette à la propreté douteuse le peu d'eau qu'il y avait dans le broc ébréché, le tout étant posé sur une table si frêle qu'elle donnait l'impression de vouloir s'effondrer à tout moment sous ce poids pourtant ridicule. Il prit toutefois le temps de se raser parfaitement, utilisant pour cela son propre miroir et son savon à barbe, étant donné que la chambre n'offrait pas ce genre de confort. Avec son lit rempli de punaises que Victor avait dédaigné autant par dégoût que par la nécessité d'être toujours sur le qui-vive, la pièce présentait un spectacle désolant. Le plancher était noir de crasse tout comme les murs et le fauteuil où il avait passé la nuit devait dater de l'époque de Thomas Jefferson. « Et dire que Domir est mort ! » La terrible nouvelle qu'il avait apprise un mois plus tôt et qui l'avait effondré lui revint douloureusement à l'esprit. « C'était stupide de ma part mais, il me semblait que jamais cela n'arriverait. » Puis il peigna soigneusement son abondante chevelure brune, se disant machinalement qu'il ferait bien de se rendre chez le barbier pour une bonne coupe. Il s'habilla le plus élégamment possible malgré une chemise blanche des plus froissées, n'ayant pas été repassée depuis longtemps. C'est là qu'un des boutons de son gilet lui resta dans les doigts... Ce qui n'aurait dû être qu'un détail des plus futiles au vu de sa situation provoqua

un trouble chez lui. Comment, lui, toujours vêtu de façon impeccable, devoir porter un gilet auquel il manquait un bouton ? Et après ? Ce seraient des manches élimées ? Une cravate qui s'effiloche ? Des chaussures trouées ? Lui apparut aussitôt l'image de ce pauvre hère, qu'il avait croisé dans la rue la veille au soir juste avant d'arriver dans cette misérable auberge des abords de Wichita, à qui il manquait la moitié des dents et qui exhibait ses haillons tout en réclamant quelques cents. Ce n'est pas qu'il ait vécu auparavant dans le luxe - la parenthèse dorée de Denver mis à part- mais il n'avait jamais manqué de rien étant enfant et ce jusqu'à l'âge de dix-sept ans et depuis peu encore, il connaissait une grande aisance. Il s'aperçut aussi que sa boîte à pâte dentifrice Sheffield était quasiment vide et tout en la laissant sur la table, il se dit, sarcastique, que vu ce qui l'attendait, cela ferait toujours quelques onces de moins à transporter.

Dans la salle de l'auberge qui offrait un décor tout à fait en accord avec la chambre et où régnait une lourde odeur de graillon, officiait un gros homme chauve à la mine réjouie. Quand Victor entra, quatre jeunes hommes, dont aucun ne devait avoir plus de dix-huit ans, des cowboys à la tenue fruste, en sortaient justement. L'aubergiste voyant le visage de Victor aux traits tirés par la fatigue, lui demanda, sur un ton ironique, s'il avait passé une bonne nuit. Celui-ci ne daigna pas répondre et s'assit devant l'une des tables branlantes et poisseuses. Bien que le vent se soit calmé depuis la veille, on avait toujours l'impression qu'il allait emporter le bâtiment de bois vacillant, l'air poussiéreux s'infiltrant à travers les planches disjointes. Victor réussit à obtenir un œuf frit et un café épouvantable. Il n'osait presque pas toucher au morceau de gâteau rassis que l'aubergiste avait apporté en assurant jovialement que sa femme l'avait fait seulement la veille. Victor fut surpris de découvrir qu'il avait cependant bon goût. Et soudain, subrepticement, lui revinrent en mémoire Denver, le Brown Palace Hotel, Octavie, douces images ressurgies d'un temps qui lui semblait déjà lointain -alors que tout cela datait seulement de quatre ans. Il fut étonné que de tels souvenirs émergent de son esprit car il ne repensait pas souvent à cette époque. Mais ce n'était vraiment pas le moment de se remémorer cela. Il s'empressa de chasser ces pensées, il lui fallait concentrer toute son attention sur ce qu'il avait à faire.

Il alla seller son cheval, son adorée Terpsichore, une jument anglo-arabe de douze ans à la robe alezane. Il lui dit quelques mots en français -il n'y avait presque plus qu'avec ses chevaux qu'il parlait le français ces derniers mois : « Tu vas être un peu plus chargée que d'habitude mais enfin, cela ne fera pas un poids très lourd » puis il alla flatter une dernière fois l'encolure de Boniface, son ancien cheval de bât. Il était obligé de le laisser, et cela pour diverses raisons. Tout d'abord, parce que lorsqu'il était arrivé la veille au soir, il avait joué de malchance : l'aubergiste l'avait reconnu immédiatement et il avait bien fallu négocier pour ne pas être livré au shérif. Victor n'ayant plus assez d'argent, le cheval avait servi de monnaie d'échange. Boniface n'était plus de la première jeunesse mais il était encore solide et bien entretenu. Ensuite, il fallait bien avouer que Victor n'avait plus grand-chose à lui faire porter depuis cette épouvantable histoire qui lui était arrivée un mois auparavant à l'hôtel (un hôtel digne de ce nom car à l'époque il pouvait encore se le payer) de North Platte. Enfin, il devrait, encore plus que d'habitude, faire montre de rapidité, et si Terpsichore volait au-dessus du sol, ce n'était pas le cas de ce pauvre vieux Boniface qui allait le ralentir au risque de lui faire perdre la liberté et donc la vie car la corde l'attendait en cas d'arrestation.

Il sortit dans la rue qui commençait lentement à s'animer. C'était une belle matinée de septembre, hormis le vent qui soufflait encore assez fort. Terpsichore montrait des signes de nervosité, ressentant l'inquiétude de son maître. Victor traversa la ville de Wichita, cette ancienne « cowtown » qui comptait désormais plus de dix mille habitants, au quotidien plus

calme qu'à l'époque où elle était une tête de ligne pour le transport du bétail au début des années 1870. En ces temps-là des hordes de cowboys l'investissaient régulièrement lorsqu'ils conduisaient les troupeaux de vaches jusqu'à la gare. Après un rude voyage de plus de deux mois, l'arrivée en ville donnait lieu à une explosion de joie par trop bruyante et exubérante au goût des honnêtes citoyens désirant mener une vie tranquille. C'est ainsi que s'était forgée la mauvaise réputation de Wichita et encore plus celle de Delano, la ville de l'autre côté de l'Arkansas où se trouvaient quantité de saloons, tripots et maisons closes qui étaient pris d'assaut par tous les marchands de bétail, conducteurs de troupeaux et cowboys. Victor emprunta les rues les moins fréquentées, le chapeau baissé sur les yeux, prenant une allure calme et dégagée mais étant dans la crainte permanente d'être reconnu. Il arriva dans le quartier résidentiel de College Hill où vivaient les habitants les plus fortunés de la ville. Il s'avança jusqu'aux abords d'une immense villa construite sur une éminence artificielle, une réplique d'un des palais vénitiens de Palladio, la villa Foscari, dont les somptueuses colonnes ioniques de pierre blanche de Pucisca dominaient un grand bassin où évoluaient des cygnes noirs. Un magnifique jardin entourait la maison, agrémenté de statues représentant divers personnages de la mythologie grecque, il y avait même un Cerbère dans un coin, tellement criant de vérité qu'il semblait que, de ses trois gueules allaient sortir de furieux aboiements et qui, invariablement, faisait sursauter les invités qui le découvraient subitement au détour d'une allée.

Victor s'arrêta à une centaine de yards de la villa et descendit de cheval. Il attacha Terpsichore à l'une des branches à moitié cassée, qui pendait au sol, d'un énorme chêne et se plaça en embuscade derrière l'arbre. Il vérifia ensuite à nouveau minutieusement son arme -il avait pris un de ses Schofield- puis il tenta de s'immobiliser, le revolver dans la main gauche, prêt à faire feu. Alors qu'il était toujours si sûr de lui et maître de ses nerfs, cette fois il ne parvenait pas à évacuer une forte tension qui avait envahi tout son corps. Il n'avait pas eu le temps de bien inspecter les lieux, de se préparer et il n'aimait pas ça. Il n'était jamais allé auparavant dans ce quartier de Wichita et c'est seulement la veille, avant de s'installer dans cette pauvre auberge qu'il était passé pour observer la maison, mais très rapidement et il faisait déjà nuit. C'est donc presque contre son gré qu'il finit par sortir une flasque de whisky d'un de ses sacs de selle et qu'il en but quelques gorgées bien qu'il se fût donné pour règle de ne jamais boire une goutte d'alcool avant de se mettre au « travail ». Radomir le lui avait dit cent fois : « Le whisky et le tir, ça ne fait pas bon ménage, parce que, à part troubler la vue et faire trembler la main... » Victor se disait qu'il lui fallait à tout prix réussir, réussir à éliminer le commanditaire de ces tueurs lancés les uns après les autres à ses trousses. Il avait supprimé le premier à Grand Island au Nebraska, le second sur la route de Kearney et lorsqu'il avait découvert qu'un troisième l'avait pris en chasse, il avait compris qu'il ne le laisserait jamais en paix où qu'il se trouve. Après le désastreux épisode de North Platte, il était parvenu à se débarrasser du troisième tueur, mais il savait trop bien qu'il en avait à nouveau deux autres à ses basques -il espérait d'ailleurs qu'ils ne surgiraient pas à l'instant. Pour avoir une chance de s'en sortir vivant, Victor savait qu'il devait d'abord en finir avec l'homme qui s'acharnait après lui et qui ne cesserait de lui envoyer ses mercenaires qu'une fois mort.

« Et dire que je n'en serai pas là, que tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas eu la faiblesse, la bêtise... La bêtise ? L'idiotie oui -et là Victor ne trouvait jamais de mot assez fort pour se blâmer- d'accepter ce contrat proposé par ce crétin d'Albert Cooler, ce traître, cet imbécile, cette chiffre molle, ce pleurnicheur... » Victor s'arrêta là, mais il n'avait pas pu s'empêcher, encore une fois, de se reprocher amèrement de s'être laissé embarquer dans cette stupide affaire qui avait complètement bouleversé le cours de sa vie et l'avait mis en constant

péril de mort. S'invectivant, s'injuriant même, il ne cessait de se demander ce qu'il lui était passé par la tête, ce soir de mai dernier. « Et tout ça pour 545 misérables dollars ! » Lui qui ne se déplaçait jamais pour moins de cinq mille ! Il finit par se ressaisir, se répétant à nouveau qu'il ne pouvait pas savoir que cela tournerait aussi mal, puis desserra les mâchoires, ferma les yeux et expira lentement pour se forcer à retrouver le calme.

Dix heures dix. Exactement. Dans un élégant cabriolet à quatre roues mené par un vieux cocher noir vêtu d'une livrée écarlate, Blake Hole sortait de la villa pour se rendre à sa quotidienne séance de spiritisme. Victor arma le chien de son revolver. Mais pour comprendre pourquoi Victor Brennan s'apprête à tuer Blake Hole en cette matinée de septembre 1876, il nous faut revenir quatre ans en arrière, lorsque John Cooler, modeste ingénieur de Chicago venu s'installer à Wichita travaillait d'arrache-pied afin de créer sa Cooler Refrigerator Company.

## II

- P'pa, tu viens manger, il est presque 22h... En plus Margarita nous a fait sa tarte à la rhubarbe...
- Viens, viens voir ! ça y est, j'y suis, regarde un peu, je vais t'expliquer le fonctionnement.

C'est bien parce qu'il aimait à ce point son père et éprouvait pour lui une grande admiration, sachant aussi combien ses recherches étaient fondamentales à ses yeux qu'Albert se pencha sur les plans qui jonchaient la table de travail plutôt que d'aller déguster une part du délicieux gâteau dont l'odeur suave agaçait encore plus son appétit. L'adolescent tenta de se concentrer afin d'essayer de comprendre les explications.

- Tu vois, en fait c'est tout bête, mais... personne encore n'y avait pensé. Voilà : là, en haut des wagons, il y aura les caissons contenant la glace, ainsi l'air refroidi s'écoulera vers le bas. Il n'y aura plus qu'à bien emballer la viande, et ... le tour est joué ! Elle pourra être transportée sans dommage pendant plusieurs jours. Et maintenant que je le tiens, mon wagon frigorifique, il va falloir monter cette affaire... Tu vas voir, dans quelques mois, des wagons de la Cooler Refrigerator Company sillonneront les Etats-Unis d'Ouest en Est ! De Wichita à Chicago et peut-être même jusqu'à New York ! Et nous gagnerons des millions !
- Ah ! C'est formidable p'pa ! Je l'ai toujours dit, tu as des idées géniales ! Et maintenant, tu viens manger ?

John Cooler en avait passé un temps pour le mettre au point, ce wagon frigorifique ! Cela faisait des mois et des mois qu'il y travaillait. Mais attention, c'était un wagon réfrigérant fiable,

performant, pas une de ces glacières sur roues -les premières tentatives avaient eu lieu vers 1851- qu'on ne pouvait utiliser qu'en hiver et dans lesquelles la viande en contact avec la glace s'abimait, prenant un mauvais goût et se décolorant, ni ces wagons où les carcasses étaient suspendues au-dessus d'un mélange de sel et de glace que l'on avait rapidement cessé d'utiliser car ils provoquaient des déraillements tant leur charge oscillait dans les virages. La mise au point de ce wagon frigorifique n'était toutefois qu'un élément de la vaste entreprise que John Cooler se promettait de mettre en œuvre. Depuis quatre ans, John ne vivait plus que pour cela, c'était devenu une obsession : aussitôt éveillé il se mettait à y réfléchir, n'hésitant pas à retourner à sa table de travail en pleine nuit, multipliant calculs, plans, schémas, prévoyant le montant des capitaux à investir (c'était là où le bât blessait le plus) et également les bénéfices qu'il escomptait prodigieux. Son exaltation lui faisait perdre le sommeil et il en oubliait également parfois de manger. Néanmoins, jamais il ne cessa de s'occuper de son fils, Albert, pour qui il avait une tendre affection. Il l'associa à tous les stades de la réalisation de son grand projet.

L'idée de John Cooler était simple mais elle pouvait rapporter gros si elle aboutissait : il s'agissait de contrôler toute la filière de la viande, de l'achat de bétail à son abattage et à sa transformation sur place, à l'Ouest, jusqu'au transport et à la livraison de viande au détail dans les villes de la côte Est. De la vache sur pied au steak fraîchement livré ! Car jusque-là, les vaches, les fameuses « longhorns », parcouraient un épuisant trajet, parfois de plus de mille cinq cents miles, en troupeaux de deux à trois milles têtes, des ranchs du Texas où elles étaient élevées aux cowtowns du Kansas et c'est ensuite entassées dans des wagons à bestiaux, pendant plusieurs jours (sans eau ni nourriture le plus souvent) qu'elles étaient acheminées dans les villes de l'Est où se trouvaient abattoirs et usines de transformation de la viande. Il n'était guère étonnant que dans ces conditions nombre de bêtes meurent en route et que les autres arrivent dans un état pitoyable, amaigries ou malades et qu'ainsi la viande ne soit pas de la meilleure qualité. Le système inventé par John Cooler permettrait donc un bien meilleur rendement avec la disparition de tous les intermédiaires. Tout le monde y serait gagnant, de l'éleveur qui gagnerait plus, au consommateur qui paierait moins. Mais pour que cela fonctionne, il fallait pouvoir transporter la viande sur des milliers de miles, pendant des jours sans que celle-ci s'abime, donc il était indispensable de disposer d'un wagon réfrigérant qui garantisse vraiment sa qualité et sa fraîcheur.

- Ah si ta mère était encore avec nous, elle serait bien épatée de voir que j'ai réussi, elle qui pensait toujours que je n'arriverais à rien...

Avec Gladys, son épouse, John n'avait pas eu de chance. Le mariage avait tourné court. Gladys avait quitté son mari pour partir avec le meilleur ami de celui-ci- c'est d'un commun certes, mais c'est toujours affreusement vexant et navrant- et était allée s'installer avec lui en Californie. Elle avait cependant attendu d'accoucher car elle ne désirait pas s'embarrasser de l'enfant qu'elle attendait et c'est bien volontiers qu'elle l'avait laissé à son mari. Elle envoyait toutefois une lettre chaque année pour les vœux. Albert n'avait donc jamais connu sa mère. Son père et lui avaient quitté Chicago pour s'installer à Wichita en 1872 au moment même où le chemin de fer arrivait. L'Atchinson Topeka and Santa Fe Railroad permit alors de relier la ville à la côte Est en faisant également d'elle une « tête de ligne » pour le bétail<sup>1</sup>.

Si sa femme avait encore vécu avec lui, elle n'aurait pas manqué de s'écrier que son mari était fou, que tout cela les mènerait directement à la ruine et elle aurait enjoint John de retourner aussitôt à Chicago dans son petit bureau d'ingénieur où il travaillait pour Mr Baker. Mais John

était plein d'allant et avait une foi inébranlable en son projet. Aussitôt le brevet de son wagon frigorifique déposé, il se lança dans l'aventure, qui promettait d'être risquée et pleine d'obstacles à surmonter, l'absence quasi-totale de fonds n'en étant pas le moindre. Il réussit à convaincre quelques personnes qui n'avaient pas froid aux yeux de s'associer à lui pour donner naissance à la Cooler Refrigerator Company et se lança corps et âme dans la réalisation de son entreprise y consacrant tout son temps et toute son énergie. Cela lui demanda un travail acharné, il se démena pour tenter de convaincre quelques éleveurs de lui vendre leurs bêtes, fit de nombreux allers-retours au Texas, mais un seul d'entre eux accepta. Il persuada ensuite son vieil ami George Walter de lui fabriquer dix wagons frigorifiques dans son usine de Chicago. Il réussit, avec ses trois associés qui étaient tout aussi désargentés que lui, à réunir les capitaux en multipliant les prêts, s'endettant jusqu'au cou. Et enfin, après avoir fait construire un abattoir à Wichita et s'être associé à un détaillant de Boston qui revendrait ses produits, il parvint à obtenir de l'Atchinson Topeka and Santa Fe Railroad de faire rouler ses wagons réfrigérés, ce qui fut des plus difficiles, la compagnie de chemin de fer craignant de perdre ses juteux bénéfices liés au transport de bétail sur pied. Pendant tous ces longs mois de lutte, le père et le fils furent inséparables. John emmenait Albert partout, dans les ranchs au Texas, à Chicago dans l'usine de George Walter, dans les nombreuses banques qu'il avait sollicitées... Albert, même s'il n'en saisissait pas tous les enjeux, s'était enthousiasmé pour cette affaire et surtout il ne pensait pas un seul instant que son père pût échouer.

Et c'est ainsi que La Cooler Refrigerator Company vit le jour, au début de l'année 1874, le six janvier, jour de l'anniversaire d'Albert qui venait d'avoir dix-huit ans. Le premier convoi de wagons frigorifiques emplis de carcasses de viande partit de Wichita le 15 février 1874 et arriva sans encombre à Boston une semaine après. Les premiers profits furent engloutis dans

1 L'aboutissement du sentier sur lequel étaient conduites les longhorns du Texas au Kansas se déplaçant au fur et à mesure de l'avancée de la construction des chemins de fer.

les remboursements des emprunts mais tout avait l'air de se passer admirablement bien. C'était sans compter l'éternelle histoire du pot de terre contre le pot de fer.

Et le pot de fer en l'occurrence fut le puissant Julius Hole. Celui-ci, associé à son frère Blake, était à la tête d'un véritable empire financier dont le commerce de la viande n'était qu'une affaire parmi bien d'autres. Les richissimes frères s'étaient partagé le pays, Julius œuvrait à l'Ouest, Blake régnait sur l'Est. Julius prenait part à tout ce qui concernait le développement de l'Ouest : lignes de chemins de fer, ventes de terres aux colons, exploitation de mines et donc aussi commerce du bétail. Julius, qui n'était pas marié, se plaisait à changer souvent de lieu de résidence, suivant l'avancée des lignes de chemin de fer, mais en 1871, il eut un coup de foudre pour Wichita (sans doute pas pour le site qui n'a rien de rare.) Il se fit bâtir une demeure magnifique sur le modèle d'une villa du Palladio car il était un grand admirateur de la civilisation italienne de la Renaissance. Le vieux père Hole, resté à Boston, n'avait jamais compris pourquoi Julius s'était entiché de ce coin perdu à la réputation épouvantable. Pour lui, ces régions de l'Ouest ne faisaient pas partie du monde civilisé et Wichita n'était synonyme que de violence, débauche et crimes.

Julius Hole avait suivi avec grand intérêt le projet de John Cooler, il avait missionné une équipe qui était chargée d'espionner tous ses faits et gestes et qui les lui communiquait au fur et à mesure de l'avancée de l'opération. Pour rien au monde il n'y aurait mis un cent, car il voulait d'abord s'assurer que tout cela pourrait fonctionner et ensuite il était hors de question pour lui d'être l'associé d'un petit ingénieur de rien du tout et de participer à une entreprise

d'une taille méprisable. S'il obtenait la preuve que le système était efficace, Julius Hole n'aurait plus qu'à récupérer l'idée de John Cooler.

Ce qui ne lui fut pas très difficile, car il avait l'habitude des affaires et donc des coups retors. Il envoya ses sbires chez George Walter qui se laissa convaincre sans trop de peine de fabriquer des wagons frigorifiques pour Hole étant donné qu'on lui laissait entrevoir de substantiels bénéfices. George Walter se persuada lui-même, pour balayer ses scrupules, qu'après tout, cela ne se faisait pas contre John, que c'était le progrès, qu'il fallait vivre avec son temps et puis, malgré le brevet, tout un chacun pouvait bien, en observant un peu comment fonctionnait le système de réfrigération, fabriquer ces wagons, alors pourquoi refuser une offre aussi intéressante ? Il accepta donc et, pour son plus grand malheur, commit la grave erreur d'accepter de travailler avec les gens à la solde de Julius. Ils s'empressèrent de voler les plans et les wagons furent construits dans une des usines des Hole, à Boston. John Cooler, fort de son brevet, tenta bien une action en justice mais à part y perdre beaucoup d'argent, il n'arriva à rien, les Hole ayant à leur disposition une armée de brillants avocats ainsi que de sérieuses relations dans les milieux politiques.

La Hole Refrigerator Line vit ainsi rapidement le jour et très vite ce furent près de cinq cents wagons réfrigérés qui circulèrent à travers le pays, non seulement sur la ligne de l'Atchinson Topeka and Santa Fe Railroad mais aussi sur d'autres lignes du pays. Des contrats furent passés avec de nombreux éleveurs et les Hole avaient déjà à leur disposition tout un réseau de grossistes et de détaillants pour revendre la viande sur la Côte Est. Ils proposèrent des prix alléchants pour tout le monde et la Hole Refrigerator Line devint ainsi incontournable sur le marché de la viande bovine de l'époque. Quant à John Cooler, un malheur n'arrivant jamais seul, l'unique éleveur qui le fournissait mourut subitement et ses fils qui avaient repris le ranch firent affaire avec Julius Hole. Bref, en quelques mois seulement, la Cooler Refrigerator Company fut coulée, John fut ruiné, tout comme ses associés, et il se trouva dans l'incapacité de payer ses très lourdes dettes et de verser la paye de ses employés. Ce fut Julius Hole qui lui racheta ses quelques wagons frigorifiques...

Avant de mettre fin à ses jours, John Cooler avait longuement hésité, non pas à exécuter son sinistre projet, car pour cela sa décision était irrévocable, mais à laisser une lettre à son fils bien aimé. Le matin même de sa mort, quelques heures avant de se jeter sous le dix heures quarante qui partait pour Chicago et qui comportait d'ailleurs plusieurs wagons de la Hole Refrigerator Line, John s'enferma dans son bureau. Il commença par quelques phrases solennelles, puis pris d'une grande lassitude, il finit par déchirer et brûler son brouillon. Il espérait qu'Albert surmonterait ces moments pénibles et irait vivre en Californie avec sa mère. Il jeta alors quelques mots sur une feuille qu'il introduisit dans une enveloppe adressée à sa femme qui vivait à San Francisco.

Albert fut totalement effondré par le décès de son père. Quand il l'apprit, une demi-heure seulement après le drame, il pensa ne jamais pouvoir y survivre. Pendant plus d'une semaine, plongé dans une affliction extrême, c'est à peine s'il put s'alimenter (ce qui était signe chez lui d'un profond désespoir), il ne quitta pas la chambre et beaucoup craignirent qu'il ne se laissât mourir. Puis peu à peu, malgré son immense détresse, il se remit à faire machinalement les gestes du quotidien et revint tout doucement à la vie. Dans le même temps naissait dans son esprit l'obsession qui allait le hanter pendant de longs mois: faire disparaître de cette terre Julius Hole qu'il tenait pour seul responsable de la mort de son père. Il s'en fit la promesse et c'est ce qui lui permit de trouver la force de continuer à vivre. Quant à Gladys, lorsqu'elle reçut la lettre



de John avec seulement cette phrase : « Tu avais raison » elle s'interrogea longuement, se demandant de quoi il pouvait bien parler. Puis elle fut prévenue du décès de son ex-mari. Elle en éprouva du chagrin car elle avait toujours gardé une certaine affection pour John, même si très rapidement après leur mariage elle l'avait trouvé trop sérieux, trop sage, trop triste enfin bref, trop terne et qu'elle était très vite tombée amoureuse de Jim qui était tout l'inverse de John. Elle fut par contre étonnée elle-même de s'inquiéter du sort d'Albert, dont elle ne s'était pourtant jamais préoccupée pendant toutes ces années. Elle demanda à son frère et à sa belle-sœur, installés à Wichita depuis peu de veiller sur son fils, ce qu'ils firent avec bienveillance, même s'ils avaient toujours pensé que John était un fou exalté et que son fils prenait le même chemin que lui. Ils proposèrent à leur neveu de l'héberger mais celui-ci refusa, préférant rester seul dans la demeure paternelle, qu'il réussit à garder grâce à une hypothèque.

### III

- Mais Bon Dieu, ça fait deux ans que tu me répètes la même chanson ! Arrête ! Soit tu le fais vraiment soit tu cesses d'en parler ! s'écria Frank excédé.
- Je le ferai, je te dis, je le ferai, je le ferai ! Tiens, regarde, j'ai acheté ça hier. Et Albert souleva sa veste pour montrer un Colt 1849 Pocket glissé sous sa ceinture.
- Tu es fou d'avoir apporté ça ici. Tu sais ce que tu risques ?

Albert Cooler referma sa veste et haussa ostensiblement les épaules. Il avait déjà beaucoup bu mais il commanda un autre whisky. Il savait bien qu'au « White horse », le saloon où Frank et lui se trouvaient, comme dans tous les autres lieux de distraction de Delano, cette banlieue autrefois très agitée de Wichita, le port d'une arme était interdit et qu'on se devait de la laisser à l'entrée sous peine de se faire sonner les cloches par le shérif.

- C'est pas parce que Paul Honor te connaît depuis des années et qu'il serait indulgent avec toi que ça ne te vaudrait pas une nuit en taule, un truc comme ça !

Pour toute réponse, Albert se mit à pleurer, abondamment. Son vieil ami Frank, qui devait se rendre à sa partie de poker -il était devenu joueur professionnel- s'impacienta mais il ne voulait pas laisser Albert seul dans cet état. C'était son ami d'enfance et son seul véritable ami d'ailleurs. Il assista une fois encore à la même scène, à laquelle il assistait plusieurs fois par semaine depuis plus de deux ans, depuis ce jour de 1874 où le père d'Albert avait mis fin à ses jours : Albert se lamentait sur son sort, sur celui de son père John Cooler, ruiné par Julius Hole, puis se mettait à traiter le patron de la Hole Refrigerator Line de tous les noms, pour au final promettre de le tuer de ses propres mains. Mais ce soir, ce qui était nouveau, c'est qu'Albert était armé et cela inquiétait Frank qui se demandait quel usage il pourrait faire de cette arme car à défaut de tuer Julius Hole il était possible qu'il tente de la retourner contre lui. Soudain Albert s'effondra sur la table -Frank eut juste le temps de reculer le verre de whisky à moitié plein

pour éviter qu'il ne le renverse- et c'est à peine si Frank l'entendit murmurer : « Je le ferai, je le ferai... Il va crever ce salaud de Julius. » Ses propos se faisaient de plus en plus confus. Puis après un court silence, s'étant un peu redressé, il pleurnicha, dans un soupir de désespoir et levant douloureusement les yeux sur Frank : « J'sais pas me servir de ce truc, tu te rends compte, Nom de Dieu, j'sais pas, j'y arriverai jamais ! » Et il retomba sur la table. Frank avait vraiment de la peine pour lui. Il avait bien conseillé à de nombreuses reprises à Albert de vendre la vieille maison de son père, de liquider l'abattoir qui fonctionnait au ralenti -il n'en sortait plus que quelques carcasses de viande par mois qui lui assurait un maigre revenu- de partir s'installer dans une autre ville, pourquoi pas en Californie aller rejoindre sa mère, en tout cas de refaire sa vie, ou plutôt de la faire car il avait seulement vingt ans, mais Albert s'acharnait, voulait à tout prix venger son père, et en même temps, était incapable d'agir.

A ce moment-là, Peter Drabek, un grand blond à l'air dégingandé, entra dans le saloon et fit signe à Frank. « Qu'est-ce que tu fiches, on t'a attendu, mais comme tu ne venais pas, je leur ai dit de trouver d'autres partenaires. Comme ce n'est pas ton habitude, j'étais inquiet, qu'est-ce qui se passe ? » Et il jeta un regard sur Albert, qu'il avait croisé une ou deux fois, il connaissait vaguement son histoire. Albert se releva un peu, avec difficulté, fit un bref signe de tête pour saluer le nouveau venu, puis aussitôt, repartit dans ses borborygmes. Frank se mit en devoir de résumer l'affaire pour Peter. Il se trouvait que Peter était du genre à s'occuper des affaires des autres et à aimer trouver une solution pour chaque problème.

- Ah, je vois, fit Peter, je pense que j'ai ce qu'il vous faut.
- Ce qu'il faut à Albert, pas à moi, attention, je n'ai rien à voir avec ça, moi, précisa Frank d'un ton irrité. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire « ce qu'il faut ? »
- Eh bien, vous ne voyez pas... Si on veut tuer quelqu'un...
- Chut, moins fort ! lui intima Frank, les sourcils froncés par l'agacement.
- Ouais, bon, continua Peter à voix basse, je disais que si on veut... mais qu'on est pas en mesure de le faire soi-même... Eh bien, faut trouver un gars qui le fera à votre place... C'est un type sûr, je le connais bien, quand on était gosses, on habitait le même quartier à Omaha, au Nebraska. C'est mon père qui lui donnait ses cours de piano, il est très doué d'ailleurs, un vrai virtuose.
- Quoi ! Un pianiste ? Mais qu'est-ce que tu veux qu'on foute d'un pianiste ? C'est pas vrai, t'es encore plus bourré que ce pauvre Albert ! tempêta Frank qui commençait en à avoir assez de cette discussion sans queue ni tête.
- Mais non, il est pas pianiste, il a changé d'instrument, si tu vois ce que je veux dire, et c'est un véritable as de la gâchette.

Frank secoua la tête, il désapprouvait totalement la proposition, mais Albert, qui avait fini par comprendre, tiré peu à peu de sa torpeur alcoolique par les propos de Peter, s'exclama :

- Un tueur, c'est ça, c'est un tueur ?
- C'est ça, gueule-le encore plus fort pendant que tu y es ! En plus, avec ce que tu as sur toi, c'est vraiment le moment de te faire remarquer, gronda Frank.
- Mais oui, Nom de Dieu, j'y avais pas pensé, c'est ça qu'il me faut, et se tournant vers Peter, trouve-le moi tout de suite, je veux que Julius soit descendu dès demain.
- Pas si vite, je pense savoir où le trouver, mais il me faudra quelques jours. Et puis il va falloir du fric, parce que Vic, il ne fait pas dans les œuvres de bienfaisance. Par contre, tu peux être sûr que ce sera du travail bien fait.
- Ouais, pour le fric, ça ira, j'en trouverai, va le chercher, il est où, en ville ?

- T'as quasiment plus un cent et tu es prêt à... Frank bouillait. Tiens, je préfère partir, mais avant, comme tu es mon ami, je tiens quand même à te dire que tu te conduis comme un imbécile et encore une fois, je te conseille de tout vendre et de partir d'ici. Je sais que tu ne m'écouteras pas mais au moins j'aurais la conscience tranquille car je t'aurais prévenu.

Frank quitta vivement la table et sortit du saloon. Peter reprit alors, en chuchotant.

- Donne-moi trois jours, je te trouve Vic et je te le ramène. On peut se retrouver chez toi, jeudi soir, vers onze heures, c'est OK ?
- C'est bon, je vous attendrai. Jeudi, onze heures.
- T'habites où ?
- Douglas Avenue, n°16.

Le jour dit, à onze heures précises, Peter, accompagné d'un homme grand et mince très élégamment vêtu, jaquette et chapeau noirs, gilet vert jade à discrets motifs floraux et cravate de soie de couleur taupe, se trouvait devant le 16, Douglas Avenue. Il frappa à la porte mais personne ne venait. La maison avait l'air inhabité, il n'y avait aucune lumière aux fenêtres. Il était visible qu'elle tombait peu à peu en décrépitude. Ils attendirent un instant, puis ils aperçurent Albert surgir au coin de la maison et leur faire signe de le suivre. Les cheveux en bataille, la tenue négligée, il avait l'air encore plus désorienté que l'autre fois au saloon. Il les fit entrer par la porte de l'office dont il était le seul à faire usage désormais puisque les domestiques engagés par John Cooler autrefois avaient tous été renvoyés, même Margarita, la cuisinière mexicaine qu'Albert aimait tant, autant pour la douceur de son caractère que celle de ses gâteaux. Albert ne passait plus que par-là, ayant délaissée l'entrée principale. Il s'était replié sur deux pièces seulement: la cuisine et sa chambre, laissant le reste de la demeure vivre sa lente déchéance sans lui. Ils ne virent pas grand-chose de la cuisine car elle était plongée en grande partie dans l'obscurité, seule la lampe à pétrole posée sur la table émettait une faible lumière. Les présentations furent rapides et on en vint tout de suite aux termes du contrat. Ils s'assirent autour d'une table qui était, étonnamment dans cette demeure à l'abandon, d'une propreté irréprochable. Albert sortit fébrilement une vieille bouteille de rhum dont l'étiquette avait disparu et trois verres dont l'un était un peu ébréché. « Je suis désolé, je n'ai que ça », bredouilla-t-il. Sa nervosité était palpable.

Albert commença à remplir les verres. A peine le sien fut-il empli à moitié que Victor fit un geste pour arrêter la main d'Albert. Quant à Peter, il but aussitôt le sien et tout en déclarant que le rhum était fameux fit signe qu'il en accepterait bien un deuxième.

- Je ne suis pas fortuné, comme vous pouvez le voir, dit Albert en s'adressant à Victor avec un sourire forcé, tout en faisant un geste de la main pour désigner la pièce, mais je peux vous payer... je vous propose... 545 \$ et 50 cents.

Victor resta impassible, but une gorgée de rhum, reposa son verre, et enfin d'un ton glacial annonça :

- Ce n'est pas mon habitude de travailler pour un salaire de conducteur de troupeau.
- N'exagères pas, Vic, je t'ai expliqué la situation, et puis, 545 \$, c'est quand même pas mal, plaida Peter. C'est pas le salaire d'un conducteur de bétail, ah ça non ! Eh, ça fait plus de trois mois de salaire du shérif de Delano, ajouta-t-il en riant pour tenter de

détendre l'atmosphère. Cependant la remarque n'arracha aucun sourire à Victor ni à Albert qui commençait à paniquer.

- C'est tout ce que j'ai. C'est vraiment tout ce que j'ai pu réunir. Je peux... je peux aussi... vous donner ça, et il montra l'arme qu'il avait acquise.
- Allez, Vic, s'il te plait, je t'ai raconté son histoire, tu comprends bien, surtout toi, avec ce que tu as vécu, ce qui est arrivé à ton père...
- S'il vous plait, acceptez, j'en peux plus, si vous le faites pas, j'irai, tant pis, avec ça, et il montrait son revolver, je sais pas m'en servir mais tant pis, j'irai et puis, je sais pas... Il continua, les yeux dans le vague, comme se parlant à lui-même. A travers sa logorrhée, on pouvait discerner « vengeance, pourri de Julius, qu'il aille au diable, j'en mourrai et à de très nombreuses reprises « mon pauvre père », puis la voix se perdit dans un murmure inaudible. Victor et Peter attendirent calmement, sans montrer aucune impatience qu'il ait terminé.
- Tu vois, Vic, c'est comme qui dirait pour réparer une injustice. Et puis aussi pour qu'Al ait à nouveau l'âme en paix. De toutes façons, pour toi, c'est rien, tu vas faire ça en deux temps trois mouvements, t'es un as dans ta partie, c'est bien connu, t'es un des meilleurs de tout l'Ouest. »

Victor ne laissa paraître aucune émotion sous le flot des « compliments » adressés par Peter Drabek, mais celui-ci savait qu'il avait touché une corde sensible chez lui. En effet Victor était content de lui, fier de ce qu'il était devenu. Depuis l'âge de douze ans, suite aux effroyables instants qu'il avait vécus, il s'était promis de savoir manier une arme de façon à devenir l'un des plus redoutés tireurs de tout l'Ouest et il y était parvenu. Après un apprentissage avec un maître en la matière, il avait fait ses preuves en tant que détective de la fameuse agence Pinkerton puis... alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, il était passé du côté de ceux qu'il pourchassait. Cela était advenu un peu par hasard. L'occasion de gagner une somme considérable s'était présentée à lui à un moment où il avait vraiment besoin d'argent et il s'était fait, il est vrai de façon bien inconséquente, tueur professionnel. Pour une seule et unique fois s'était-il promis sur l'instant. Une seule et unique fois... Néanmoins c'était maintenant depuis près de quatre ans qu'il « exerçait » cette activité. Sans que cela trouble apparemment sa conscience, du moins jusqu'à présent... tant l'homme s'accoutume à toutes les situations qui ne tardent pas alors à lui apparaître ordinaires. Au moment où il se trouvait dans la cuisine d'Albert Cooler, il n'avait eu encore aucun problème avec la justice, ayant toujours réussi à exécuter ses contrats sans que son nom soit révélé : aucune affiche ne mettait sa tête à prix, aucun shérif n'était à sa poursuite. La loi implacable selon laquelle, dans son cas, on se retrouve forcément un jour ou l'autre face à plus rapide, plus précis ou alors simplement plus malin que soi ne devait pas être inconnue de Victor, mais, soit jeunesse, soit vanité, il n'y pensait pas trop, ou peut-être, ne voulait pas trop y penser. Après un moment de silence, Victor reprit la parole de la même voix neutre :

- Bon, j'accepte, mais il faudra me payer d'avance, car Julius Hole, c'est du gros gibier, dès qu'il sera abattu, ce sera le branle-bas de combat, il faudra que je quitte immédiatement la ville et même le Kansas.

## IV

Pour Julius Hole, l'Ouest avait été un exutoire lui permettant de fuir une famille oppressante. Il avait souffert durant son enfance et sa jeunesse, pris dans les carcans d'une éducation stricte, subissant les dures exigences d'un père calviniste et d'une mère plus austère encore que son mari. Dès l'âge de vingt et un ans il s'était installé à l'Ouest et depuis il menait la vie qu'il avait rêvée. Son père avait voulu l'envoyer à Harvard mais Julius n'y était pas resté longtemps, ce qu'il voulait, c'était suivre son frère Blake, de deux ans son aîné, qui s'était lancé avec succès dans les affaires. Les deux frères s'étaient toujours bien entendu même s'ils n'avaient pas du tout le même caractère, Julius étant exubérant et expansif, alors que Blake était plus sombre et renfermé. Ils s'associèrent et si Blake avait bien réussi dans ses premières entreprises, il fallait avouer que Julius le surpassait de beaucoup, le génie des affaires l'habitait. Tous le disaient : « Il a ça dans le sang, dès que Julius s'occupe d'une affaire, on est sûr que l'or va couler à flot ». On le surnomma rapidement le Midas de l'Ouest.

Julius Hole était prudent, n'engageant jamais de capitaux de façon hasardeuse, par exemple, dans les années 1850 il avait spéculé sur des compagnies minières mais uniquement après avoir eu l'assurance que les filons exploités par celles-ci étaient abondants, car trop souvent ces derniers étaient superficiels et menaient à des faillites retentissantes. Il n'hésitait pas aussi à user de procédés malhonnêtes : ainsi, avant la création de la Hole Refrigerator Line, pour augmenter le poids des vaches amaigries par les longs trajets en train, il ordonnait qu'on les assoiffe pendant le voyage puis qu'on les fasse boire tant et plus le jour de la vente. Il avait aussi été à l'origine d'un bureau de publicité mensongère pour que les compagnies de chemin de fer dans lesquelles il avait investi vendent facilement les terres, que le gouvernement fédéral leur avait octroyées, à de naïfs pionniers. Pour attirer ceux-ci, il leur promettait dans de beaux prospectus que la fortune était à portée de main et n'hésitait pas à inventer de brillantes métropoles là où il n'y avait encore que trois cabanes de bois. Et bien sûr, il n'avait aucun scrupule à s'emparer des idées des autres comme il l'avait fait avec John Cooler. Flairant toujours les bons coups, il avait dernièrement jeté son dévolu sur le fil de fer barbelé, qui se vendait seulement 20 dollars les cent livres en 1874 mais 80 dollars en 1876, ayant bien compris que le prix n'allait cesser de croître, les fermiers étant résolus à protéger leurs cultures des ravages causés par les troupeaux itinérants.

Julius Hole prétendait être accaparé par ses affaires qui ne lui laissaient pas une minute de libre selon lui, pour systématiquement éviter les réunions familiales qui se tenaient à Boston, la ville natale de son père. A cinquante-deux ans, Julius n'était toujours pas marié et il y avait bien longtemps que l'on avait cessé de lui faire des remarques là-dessus, ses parents s'étant résignés. Sa débauche n'avait fait que croître au fil des années et maintenant dans sa somptueuse maison de Wichita ses maîtresses se succédaient, chacune parvenant à se maintenir, dans le meilleur des cas, cinq à six mois. Il y organisait de titanesques orgies, arrosées des meilleurs vins français. Son vieux père serait mort d'une attaque s'il avait eu connaissance des mœurs dépravées de son fils. Quant à sa mère, elle se doutait que la vie de Julius n'était pas d'une pureté angélique mais faisait mine de ne rien soupçonner et d'ailleurs ce qu'elle imaginait ne pouvait rester que bien en-deçà de la réalité.

En outre Julius adorait aller s'encanailler dans les quartiers mal famés de Delano, toutefois toujours accompagné de deux ou trois colosses qui étaient chargés de sa protection. Il y fréquentait tout particulièrement le Red Orchard, un lupanar réputé. La maison était tenue par Mme Gessler, une suisse pas commode qui ne tolérait aucun désordre. Chez Mme Gessler, c'était la légion romaine, tout était d'une propreté irréprochable et tout son petit monde lui obéissait au doigt et à l'œil, mais sans heurts, c'était une autorité ferme qui s'exerçait en douceur. Les clients étaient toujours très satisfaits et nul ne s'était jamais plaint du Red Orchard. Quand Julius Hole s'y rendait, la patronne lui réservait deux ou trois très jeunes filles, connaissant bien les goûts du fortuné débauché.

La vie des plus rangées de son frère Blake : marié à l'âge de vingt-deux ans avec la fille aînée d'une famille de la grande bourgeoisie de Boston dont il avait eu deux enfants et pour laquelle il faisait preuve d'une fidélité irréprochable depuis trente-deux ans, formait donc un éclatant contraste avec la licencieuse existence de Julius. Et pourtant Blake, depuis sa prime jeunesse, n'était pas dénué de bizarreries. Loin de là. Mais il les cultivait en secret. Gavé de lectures ésotériques, il avait par exemple lu et relu le Zohar et les œuvres d'Aboulafia, Blake étant persuadé que les réalités du monde n'en étaient pas et que tout n'était que signes, chiffres, mystères à dévoiler. Il suivait les enseignements de plusieurs maîtres spirituels et lui-même se pensait capable de décrypter le sens caché de l'univers. Il était notamment convaincu de l'existence du royaume souterrain mythique d'Agartha, pensant que le but de l'Humanité était d'y accéder et d'y trouver le bonheur éternel. Et il était sûr que lui, Blake Hole, avait un rôle décisif à jouer dans tout cela, il attendait son moment, qui ne tarderait pas à venir selon lui. Il « savait » que cela arriverait. Il avait financé au moins deux expéditions de pseudo-savants en Inde pour retrouver ce monde idéal qui permettrait d'accéder à des connaissances et à des pouvoirs surnaturels, mais sans résultat. Il était même allé en France pour rencontrer le grand maître spirituel Jean Saint Mont-Ernier, qui avait bien voulu lui accorder une demi-journée d'entretien. Ce maître, doté, selon lui-même, de pouvoirs extraordinaires, délivrait un enseignement uniquement oral car il prétendait que les livres corrompaient la vérité. Jean Saint Mont-Ernier lui avait beaucoup révélé sur Agartha et sur l'au-delà -il assurait être revenu lui-même de chez les morts- ainsi que sur les façons de communiquer avec les âmes des disparus. Blake était d'ailleurs un fervent adepte du spiritisme. Il avait tenté à de nombreuses reprises de convaincre son frère de le suivre dans sa voie, mais toujours en vain.

Julius ne manquait pas une occasion de se moquer de Blake, pensant que tout son charabia était à mourir de rire et il avait plus d'une fois menacé, pour s'amuser, d'en avertir leurs parents, surtout quand ils étaient jeunes car désormais il n'avait quasiment plus aucun contact avec eux et de toute façon il se fichait bien de ce qu'ils pouvaient penser de son frère et de lui. La bonne entente qui existait entre Julius et Blake quand ils étaient jeunes avait perduré mais les deux frères ne se voyaient plus : ce n'était qu'échanges de lettres et de télégrammes et de plus en plus uniquement pour les affaires, il n'y avait quasiment plus rien de personnel, seul Blake donnait très sporadiquement des nouvelles de leurs vieux parents.

Victor Brennan, qui s'était installé dans le plus bel hôtel de Wichita, avait été mis au courant par Peter Drabek que Julius avait ses habitudes au Red Orchard et qu'il s'y rendait toujours le dernier jeudi du mois. Ce serait donc le 25 mai. Victor avait huit jours pour se préparer. Il parcourut méthodiquement le quartier où se trouvait la maison close, mais aussi le reste de la ville de Delano pour bien repérer les lieux, tout d'abord de jour, puis la nuit. Il avait pris soin

de se changer et de mettre de vieux vêtements pour passer inaperçu. Il examina tout très attentivement, observant les allées et venues, mémorisant chaque détail, déterminant l'endroit où se placer pour abattre sa cible et également comment quitter la ville au plus vite sans se faire remarquer.

Lorsqu'à deux heures dix du matin, le vendredi 26 mai, Julius Hole sortait du « Red Orchard », il n'eut pas le temps de faire dix pas qu'une balle de Winchester lui explosait la cervelle. Les deux gardes du corps qui l'accompagnaient n'avaient même pas vu d'où le coup venait.

## V

Victor quitta Delano aussitôt, sans que quiconque l'ait aperçu, s'éloignant de la ville rapidement, en parcourant déjà près quinze miles cette nuit-là, bénéficiant de la faible clarté d'un dernier croissant de lune. Il prit la direction de la ville d'Omaha au Nebraska. Il avait un peu plus de trois cents miles à parcourir mais il avait l'habitude de franchir de grandes distances en peu de temps et il comptait mettre deux semaines environ, en chevauchant six à sept heures par jour, ayant pris soin d'emporter suffisamment de vivres. Il disposait en tout de trois chevaux : deux de selle, Régulus, un hongre bai très vif qu'il avait acheté six ans auparavant et sa belle jument anglo-arabe Terpsichore ainsi que d'un cheval de bât. Il était surtout pressé de quitter le Kansas, ce qui fut fait au bout de sept jours, et par la suite, il n'eut pas envie de s'attarder dans cet espace agricole des plus monotones qu'était le Sud-Est du Nebraska. C'était toujours les mêmes plaines, les mêmes prairies dépourvues d'arbres, les mêmes champs de blé ou de maïs, les mêmes troupeaux de vaches. Il avait l'impression de revivre sans cesse la même journée. Bien qu'il préférât en règle générale dormir à l'hôtel, il choisit de bivouaquer jusqu'à ce qu'il arrivât à la ville de Lincoln au Nebraska, d'abord parce que la prudence étant de mise, il préféra éviter les villes tant qu'il était au Kansas, et ensuite, dans ce coin de campagne perdu du Nebraska où on ne pouvait rencontrer que quelques misérables bourgades, si c'était pour se trouver un lit plein de punaises sous lequel couraient rats ou souris dans une auberge minable, il préférait encore dormir à la belle étoile, d'autant que les nuits n'étaient plus trop fraîches et qu'il eut la chance de ne pas subir de vent trop violent. Il fit une halte de quatre jours à Lincoln, retrouvant avec plaisir les commodités de la ville et profitant d'une confortable chambre au Lancaster Hotel.

Victor arriva à Omaha le matin du neuf juin, après quinze jours de voyage. Comme toujours, son premier soin fut de s'occuper de ses chevaux. Il les confia au vieux Tom en lui donnant généreusement trente dollars comme d'habitude et comme d'habitude Tom fit mine de refuser, protestant que c'était trop. Victor lui laissa aussi ses armes (sa Winchester et ses deux Colts 45

que Radomir lui avait offerts trois ans plus tôt), ayant une confiance totale en le vieil homme. Avant même que Victor l'ait demandé, Tom proposa d'envoyer le petit Joe porter ses affaires à l'adresse habituelle, Victor le remercia et confia également au garçon un billet dans lequel il annonçait sa venue pour onze heures.

Il profita des deux heures qu'il avait devant lui pour flâner dans Omaha. A chaque fois qu'il revenait, il trouvait la ville plus peuplée et animée, et de plus en plus cosmopolite. La « porte d'entrée de l'Ouest », qui comprenait alors plus de vingt-cinq mille habitants, n'était plus la capitale du Nebraska depuis vingt-deux ans, Lincoln lui ayant ravi la place. Victor s'aperçut que les grands bâtiments de brique rouge de trois ou quatre étages s'étaient multipliés, abritant commerces, hôtels ou usines. Il évita la gare de l'Union Pacific, et son quartier d'entrepôts, d'abattoirs et d'usines de conditionnement de la viande et se rendit jusqu'au bord du Missouri, dont les berges étaient agréablement ombragées par des peupliers, des frênes et des ormes et qui lui rappelaient les bons moments qu'il y avait passés dans son enfance. Là encore c'était l'effervescence, avec les va-et-vient permanents des ferries, qui en traversant le fleuve, faisaient le lien entre l'Est et l'Ouest du pays.

Il finit sa déambulation par la place du marché qui regorgeait de produits venus des quatre coins du monde. Il y avait foule. Il se mit en quête d'un présent, hésitant entre de l'eau de Cologne Guerlain et des mouchoirs en dentelle d'Alençon. Il acheta ces derniers, demandant à ce qu'on les lui enveloppe dans un papier de soie agrémenté d'une faveur. Il acheta pour lui un flacon d'eau de Cologne « Extra-Vieille de Roger et Gallet » -on lui assura qu'il s'agissait d'une nouvelle qualité de l'eau de Jean-Marie Farina- et une autre nouveauté de la même maison : un savon rond parfumé<sup>1</sup>. Soudain, il sentit qu'un gamin tentait de lui faire les poches, il lui saisit aussitôt fermement le poignet et pris un air terrible, sans dire un mot. Le gamin était paniqué, se voyant déjà en prison mais Victor le laissa aller non sans lui assurer, pour lui faire peur, qu'il demanderait à Mr. Walter, le shérif, de l'envoyer aux travaux forcés s'il recommençait. Il faisait déjà chaud en cette matinée du début de mois de juin et il s'arrêta pour boire une bière fraîche.

Il était près de onze heures, il se dirigea vers Jefferson Square et frappa à la porte d'une coquette maison. Une belle femme brune aux yeux bleus vêtue d'une élégante robe en taffetas parme lui tomba dans les bras.

- Bonjour maman.

1 L'auteur s'est permis un léger anachronisme car si l'« Extra-vieille » existe bien depuis 1875, les savons ronds parfumés, quant à eux, ne sont apparus qu'en 1879.

- Je t'attendais, le petit Joe a apporté tes affaires, je les lui ai fait mettre dans ta chambre. Je suis tellement heureuse de te revoir. Tu m'as manqué depuis tous ces longs mois.

Elle regarda son fils avec un large sourire, le fit entrer et reçut son cadeau

- avec plaisir.  
- A moi aussi, tu m'as manqué.

Mais rapidement, le beau regard bleu de sa mère se fit scrutateur.

- Tu aurais pu nouer ta cravate correctement... » Elle esquissa un geste pour tenter de la rajuster mais se retint, puis, regardant le chapeau que Victor tenait à la main : Eh bien !



Il est encore plus poussiéreux que le plumeau de Lida ! Et tes bottes ! Dans quel état sont-elles !

Victor -qui pensait éviter ce genre de remarques en ayant pris soin de brosser ses vêtements le matin-même - tenta de se défendre :

- M'man ! J'ai parcouru plus de trois cents miles en moins de ...
- Oh ! Ne me dis rien ! Je ne veux surtout pas savoir d'où tu viens. Mais enfin tu es de plus en plus négligé. Ce n'est pas étonnant aussi, avec la vie que tu mènes. Je ne vais pas revenir là-dessus, mais... Enfin... Allez, tu vas aller prendre un bain et te vêtir correctement, il y a du linge et des vêtements propres dans ta chambre. Pendant ce temps je préparerai moi-même le déjeuner -j'ai envoyé Lida faire quelques achats- je te ferais un repas digne de ce nom, car tu as dû manger n'importe quoi ces derniers mois.

Et là tomba la question que Victor redoutait toujours : « Tu restes combien de temps ? » Et il répondit comme à l'accoutumée de façon évasive, « quelques jours » en pensant que trois, ce serait bien assez. La dernière fois qu'il était venu, c'était à Noël dernier, six mois auparavant ; l'atmosphère s'était alourdie peu à peu et la mère et le fils s'étaient quittés non pas fâchés mais soulagés de se séparer. Précisons tout de suite qu'Eugénie ignorait totalement ce qu'était devenu Victor -celui-ci n'avait heureusement pas eu le mauvais goût de lui signaler son changement de... d'« activité »- elle le croyait toujours simplement un « vulgaire détective » comme elle le disait, profession qu'elle exérait, la trouvant indigne et avilissante et depuis près de six ans, elle ne cessait d'exhorter son fils à changer de vie. Alors, si elle avait su que désormais il était l'un de ces horribles hors-la-loi qu'il pourchassait autrefois ! Elle en aurait été épouvantée et n'aurait peut-être plus voulu le revoir (quoique, elle l'aimait tellement !) La profession de Victor mise à part, les sujets de discordes ne manquaient pas et Victor savait trop ce qu'il allait devoir entendre: « Et si ton père te voyait ! Et le piano ! Et Laura ! Et quand te marieras-tu ?... » Les reproches de sa mère l'agaçaient et même s'il l'aimait profondément, il ne pouvait pas s'empêcher parfois de répliquer durement. C'est pourquoi il pensait qu'il était préférable de ne pas rester trop longtemps.

Eugénie Brennan, la mère de Victor, avait définitivement quitté la France en 1850, après la mort de sa mère car elle ne supportait plus la vie qu'elle menait. Son père, bien que fortuné, devenait de plus en plus avare, et surtout elle voulait oublier sa catastrophique histoire d'amour avec son cousin Hector qui lui avait promis de l'épouser mais qui finalement l'avait abandonnée pour aller faire fortune aux Indes. Elle en avait été très malheureuse, attendant en vain des nouvelles pendant plus de deux ans, puis avait appris qu'il s'était marié avec une Anglaise. Elle avait alors pris sa décision : elle partirait et se bâtirait une nouvelle vie ailleurs. Elle avait quitté sa petite ville natale de Buzançais, emportant ses économies qui étaient substantielles (et dire qu'elle avait failli les donner à son cousin qui voulait se lancer dans le négoce !) et avait pris le bateau au Havre. A peine était-elle arrivée à New-York qu'elle rencontrait un bel Irlandais, Pilib Brennan. Ce fut le coup de foudre, ils se marièrent quelques semaines après et en 1852 naissait Victor. L'accouchement s'était très mal passé et Pilib pensa perdre sa femme. Eugénie survécut mais ne put plus avoir d'autres enfants. Ils s'installèrent à Omaha en 1855, un an après la fondation de la ville. Après la mort de son mari, en 1863, Eugénie refusa de se remarier. Et pourtant ce n'était pas les demandes qui manquaient. Bien qu'approchant de la cinquantaine, elle était restée très belle et beaucoup d'hommes auraient bien voulu l'épouser, mais c'était en vain qu'ils faisaient leur demande.

Quand, en juin 1869, elle trouva la lettre de Victor -il n'avait pas même dix-sept ans- lui expliquant qu'il était parti pour l'Ouest (sans plus de précisions) promettant de venger son père et insistant sur le fait qu'il « les retrouverait et les abattrait tous », Eugénie fut horrifiée. Foudroyée par la nouvelle, elle resta hébétée pendant un long moment face aux quelques lignes écrites par son fils. Elle tombait des nues, car elle ne se doutait vraiment de rien, ne voyant encore en Victor qu'un doux enfant calme. Et pourtant... Cela faisait un bout de temps que le doux enfant s'entraînait à manier un Colt avec le cousin de son professeur de piano, Radomir Drabek, un Tchèque fraîchement arrivé à Omaha, excellent violoniste, au passé plus que trouble toutefois. Omaha n'étant qu'une étape pour lui vers l'Ouest où il souhaitait exercer ses talents (sans doute pas seulement ceux de virtuose) il accepta bien volontiers d'accompagner Victor dans ses recherches, ce qui permettrait aussi de parfaire l'apprentissage de son élève. Pendant six mois environ Eugénie n'eut aucune nouvelle de son fils. Plongée dans le désespoir le plus profond, elle le pensait perdu pour toujours. Mais, lorsqu'au début de l'année 1870, dans une deuxième lettre, Victor lui annonçait que finalement il venait de s'engager dans l'agence Pinkerton, passée la stupéfaction, l'indignation la gagna et sa colère enfla démesurément. Elle se mit à tourner en rond dans le salon: « Détective ? Détective chez Pinkerton ? Mais quelle idée, qu'est-ce qu'il lui a pris ? Où est-il allé chercher ça ? Quelle absurdité ! Détective... Chasseur de crapules ! Mais c'est... répugnant ! C'est abject ! Sordide ! Ah, quelle horreur ! Détective, non mais voyez-vous ça ! Ah, le sot ! Ah, petit imbécile ! » Et elle finit par utiliser un vocabulaire de plus en plus grossier, ce dont elle ne se serait jamais cru capable, et cela la fâcha encore plus contre Victor, qui, par son comportement, la forçait à dire des horreurs. Elle avait tellement honte qu'il ait fait ce choix, ce n'était pas là un métier honorable, d'ailleurs un « métier », on ne pouvait pas appeler cela un « métier », mais plutôt une vile tâche qui le ferait sans cesse vivre au contact de la pire canaille. Que cela était dégradant, pour lui comme pour elle ! Et ses amis, ses connaissances, ses voisins qui n'allaient pas tarder à être au courant ! Mais ceux-ci, par respect pour Eugénie, ne lui en parlèrent jamais, sachant à quel point elle avait été blessée et attristée. Heureusement, Victor exerçait sa méprisable besogne loin de là, hors du Nebraska, au Colorado, au Kansas où le diable savait où ! Alors qu'elle l'avait toujours choyé, qu'il avait reçu une bonne éducation et qu'elle lui avait payé (sur ses économies personnelles toujours) des cours de piano -ayant convaincu ce professeur tchèque, leur voisin à New York, Mr Janecek Drabek, de venir s'installer à Omaha pour lui donner des cours- qu'il avait été un enfant calme, sans histoire, pas bagarreur, que lui était-il soudain arrivé ? Elle n'avait pas compris quelles étaient ses motivations et les explications qu'il avait données pour justifier son choix lui paraissaient étranges, même si, bien sûr, il y avait eu le drame de la mort de son père, tué sous ses propres yeux. Mais pour Eugénie, cela ne pouvait pas expliquer cette décision qu'elle considérait désastreuse et elle n'avait cessé de condamner sa conduite. C'est pourquoi au bonheur que ressentait Eugénie de revoir son fils se mêlaient toujours de la déception, de l'amertume et une certaine colère.

Eugénie avait toujours imaginé Victor en grand pianiste (ne sachant pas d'où cela lui venait, personne dans sa famille ni dans celle de son mari n'était musicien et elle n'avait été influencée par aucun exemple autour d'elle.) Son mari avait accepté que Victor apprenne le piano mais il voulait qu'il fasse ensuite quelque chose de plus « sérieux ». S'il n'était pas mort prématurément, Pilib se serait sans doute opposé au rêve de sa femme, car le sien était d'envoyer son fils à l'université, à Chicago, voire à Cambridge ou Harvard.

Une voisine irlandaise avait dit à Eugénie que le patronyme « Brennan » venait du mot chagrin et en effet le père et le fils lui avaient causé bien des chagrins, pas de la même nature

toutefois. Alors que son mari, qui était la probité incarnée, s'était toujours conduit de façon si digne, si honnête, Victor... Ah, Victor ! Que lui était-il donc passé par la tête ? Même si elle essayait de chasser ses noires pensées, elle était régulièrement tourmentée par la crainte d'apprendre sa mort et quand George Walter, le shérif, passait pour venir la saluer (il avait le béguin pour elle mais n'osait pas faire sa demande, se doutant qu'elle le refuserait comme les autres) l'angoisse l'envahissait toujours car elle imaginait le pire. Elle aurait certes pu sombrer dans la folie après la mort de son mari, se jeter dans le Missouri après le départ de son fils, mais non, elle n'avait rien fait de tout cela. Elle avait prié -elle se rendait chaque semaine à la cathédrale Sainte Philomène- espérant que Dieu accueillerait l'âme de son défunt époux tant aimé au Paradis et guiderait Victor sur un chemin plus sage.

Sur le plan matériel, Eugénie vivait dans une aisance certaine, son mari lui avait laissé suffisamment d'argent et surtout, elle avait hérité une véritable fortune de son vieux grigou de père qui était décédé l'année où Victor avait quitté le foyer familial. Si elle avait ouvert une boutique de chapeaux, c'était pour s'occuper et non pour gagner sa vie, boutique qui par ailleurs connaissait un grand succès, toutes les élégantes d'Omaha se précipitaient au « Chapeau de la Parisienne. »

Victor retrouvait à chaque fois avec plaisir l'intérieur confortable de la maison de sa mère : tout était impeccable, astiqué, en ordre, même s'il se faisait toujours la même réflexion : « Tout ce rose et ce parme, ç'a un peu un côté bonbonnière, mais enfin, cela convient pour une femme seule... » Après un délicieux déjeuner, Victor se mit au piano avant même que sa mère le lui demande car il savait que cela lui ferait plaisir. Victor se disait avec satisfaction que le premier jour cela commençait toujours bien : après un bon repas, quelques airs au piano. Ça se dégradait après... Eugénie avait acheté avec ses propres économies un piano droit, un Erard, lorsque Victor avait commencé à apprendre à jouer, à cinq ans et demi, et le faisait accorder chaque année, même si Victor ne passait pas plus de deux ou trois fois par an. Elle-même jouait un peu. Il joua d'abord du Mozart car il savait qu'elle aimait beaucoup ce compositeur. A peine eut-il achevé « la Marche turque » que sa mère ne put s'empêcher de s'exclamer: « Tu gâches vraiment ton talent, tu aurais pu être un grand pianiste ! D'ailleurs il n'est pas trop tard... » « Ça commence toujours bien, hum... » pensa Victor, qui préféra ne rien répondre, faisant mine d'être absorbé par l'interprétation de la sonate n° 8 de Mozart.

- Tu devrais nous jouer la sonate de Beethoven que Mr Drabek t'avait apprise la dernière année, tu sais celle qu'on appelle l'Appassionata, et puis aussi la Rhapsodie hongroise de Liszt.

Ce n'était pas par hasard si Eugénie lui réclamait de tels morceaux (elle demandait conseil pour cela auprès de Mr Drabek), c'était des partitions particulièrement ardues, son seul but étant de vérifier la virtuosité de son fils. Victor le savait bien, déjà à Noël dernier, elle lui avait demandé de jouer la fantaisie impromptue de Chopin et le grand galop romantique de Liszt, là encore des pièces qui nécessitaient une habileté de musicien accompli. Il ne put s'empêcher de répliquer :

- Tu as vraiment envie d'entendre ça ou si c'est pour... et là Victor hésita sur les mots - comme il n'utilisait plus le français très souvent, il avait tendance à oublier certaines expressions- ... pour me mettre à l'épreuve ?

- Mais en plus, tu perds ton français ! Ah ! Il ne manquerait plus que ça que tu perdes ton français ! Il faut que tu l'entretiennes ! Il faudra que tu emportes quelques livres et que tu les lises à voix haute.

Vaincu, Victor se contenta finalement de dire, très calmement, que dans ce cas, il devrait y travailler plusieurs heures. Il passa donc toute une partie de l'après-midi et de la soirée à revoir la sonate de Beethoven. Sa mère était aux anges, d'entendre ainsi le piano résonner dans toute la maison, comme « avant ». Victor soudain cessa un moment de jouer. Il se prit à penser qu'il ferait peut-être mieux de faire des fausses notes, de massacrer la partition pour qu'ainsi sa mère ne l'importune plus avec ça. Mais... Non... Il ne pouvait quand même pas faire ça à Beethoven, lui assassiner son *Appassionata*... Et il reposa les mains sur le clavier.

Quand sa mère voyait ainsi son fils, si beau, si élégant, jouant du piano, elle ne pouvait pas l'imaginer en train de... enfin, en train de... Elle ne savait comment dire. D'ailleurs elle ne l'avait jamais vu tenir une arme et ne savait pas vraiment en quoi consistait son métier (enfin, son premier métier, celui de détective.) Mais malgré elle, elle l'imaginait parfois, le voyant vêtu en cowboy, avec des vêtements sales, le visage maculé, rampant par terre, dans un brûlant désert, des coups de feu éclatant au loin. Elle ne savait pas pourquoi, mais à chaque fois que lui venait ce genre d'images elle l'imaginait dans le désert. Une réminiscence de Manon Lescaut de l'abbé Prevost peut-être, dont la lecture l'avait fortement impressionnée quand elle était jeune ? Néanmoins, elle ne pouvait se représenter son Vic chéri une arme à la main. Et quelquefois, aussi, surgissait une terrible vision : Victor, allongé sur le dos, immobile -toujours dans un désert- une grosse tâche de sang sur la poitrine ; quand cela lui arrivait, de jour comme de nuit, Eugénie se précipitait sur ses rubans, voiles et autres accessoires et elle se mettait à confectionner un chapeau. Elle se plongeait dans sa création, s'y absorbait et finissait par oublier.

En fin d'après-midi, alors que Victor faisait une pause et s'était allongé sur un des canapés tendu d'un beau velours rose pêche, sa mère vint s'asseoir auprès de lui. Alors qu'elle lui passait la main dans les cheveux, elle lui dit tendrement, comme à son habitude : « Tu as les cheveux de ton père. » Puis, après un court silence : « Au fait, tu sais que Laura est revenue de New York et qu'elle va se marier à la fin du mois ? » « Ah, elle attaque déjà sur le mariage ! » pensa Victor, qui toutefois ne put s'empêcher de ressentir un pincement au cœur. Il aimait Laura. Néanmoins comme celle-ci n'avait jamais fait montre d'un quelconque sentiment amoureux envers lui, il était résolu à l'oublier –ou du moins à essayer. Ils ne s'étaient même pas revus au dernier Noël.

- Oui, tu me l'as déjà dit à plusieurs reprises à Noël dernier, que le mariage était prévu pour ce mois-ci. Et toi maman, pourquoi tu ne te remarierais pas, Mr Frog a encore fait sa demande, c'est le vieux Tom qui me l'a dit ce matin... Mais à peine avait-t-il prononcé ces quelques mots qu'il le regretta, il savait bien pourtant ce que cela allait déclencher...

Et en effet l'habituelle litanie de réprobations se mit à cascader, et ce furent à n'en plus finir des : « Oh enfin, quelle idée ! », « Tu n'y penses pas », « Comment ! Tu voudrais que j'oublie ton père », « Moi, me remarier, jamais »...

Pour échapper un peu à ce déluge, Victor se leva et se remit au piano, reprenant l'*Allegro ma non troppo* de l'*Appassionata*. Le flot finit par cesser et Eugénie revint à son idée première.

- Quand je pense que vous vous entendiez si bien, Laura et toi, tu te rappelles ? Vous étiez inséparables, depuis que vous étiez tout petits.

Eugénie avait toujours espéré qu'ils se marieraient ensemble. Laura était la fille du juge Wright, la famille était originaire de Richmond et était venue s'installer à Omaha la même année que les Brennan.

- Et dire qu'elle va épouser cette grosse larve de Charles Pencil, c'est sûrement par dépit, car je suis sûre qu'elle aurait préféré...
- Maman ! Tu me l'as déjà dit !
- Et toi, quand vas-tu te marier, Tu vas avoir vingt-quatre ans en août prochain.
- Et bien justement, il n'y a pas d'urgence.
- Et d'ailleurs, est-ce que tu reviendras pour ton anniversaire, pour le seize août ?
- Je ne sais pas, ça dépendra...
- Tu n'aimerais pas avoir ton foyer, une épouse, vivre une vie normale, plutôt que de... de vagabonder ainsi !
- Maman, tu exagères !
- Un jour, on va te mettre en prison ou même on va t'envoyer aux travaux forcés pour vagabondage, et tu travailleras comme un esclave sur une route !
- Maman !

Eugénie était tellement prise par ses pensées qu'elle n'accordait plus aucune attention à la musique. Victor était en train de reprendre depuis le début, depuis l'Allegro assai, il secouait la tête, sentant monter l'agacement. Ah, cette éternelle rengaine, sa mère qui voulait le voir marié...

Eugénie s'était tu. Cependant, une question lui brûlait les lèvres, à chaque fois la même, mais jamais elle n'oserait aborder un tel sujet avec son fils. Elle se demandait s'il, ne, ... ne fréquentait pas, ... quand même, ces ... ces lieux -elle n'arrivait pas à formuler même en pensée le mot « maisons closes. »

Enfin, les trois jours se passèrent plutôt bien, chacun y mettant du sien. Eugénie se résigna, tentant de réfréner ses reproches, tandis que Victor resta attentionné, se gardant de montrer de l'impatience.

## VI

- Avec un salaud pareil, ça va nous en faire des suspects, hein ? Parce que, le Julius, y avait un tas de gars qui lui en voulaient et qui auraient rêvé de lui faire la peau. Depuis

tous les cocus aux dizaines de pauvres types qui ont été plumés en faisant affaire avec lui. C'est qu'il en a berné du monde. Ça risque d'être compliqué, vous croyez pas ?

Paul Honor, le shérif de Delano, garda le silence et ne réagit pas mais il avait un air concentré et son adjoint qui le connaissait bien - ils travaillaient ensemble depuis quatre ans - savait qu'il avait été écouté.

- Ouais, je vois que vous avez déjà une idée, c'est ça ?
- Oh, y a pas à aller chercher bien loin, tu vois ce que je veux dire. Cette histoire de wagon frigorifique...
- Vous pensez quand même pas à Albert Cooler ? Alors là, franchement,... Il se mit à ricaner. Y a mieux comme tueur sanguinaire ! Ce pauvre Albert, à part pleurnicher et se saouler la gueule depuis deux ans...
- Je ne te dis pas que c'est lui qui a tué Julius Hole, mais... Il sait peut-être quelque chose. J'irai lui rendre une petite visite dès que possible.

Paul Honor avait tout de suite été mis au courant du meurtre de Julius Hole. Et il en avait été plus que contrarié. Et pas seulement d'avoir été réveillé à trois heures du matin. Il s'était aussitôt rendu sur les lieux -même si sa femme Nellie lui avait dit que ça pouvait attendre : « Maintenant qu'il est mort, y va plus aller bien loin, tu verras ça demain »- mais le problème, c'était que personne n'avait rien vu apparemment. Bon, le shérif ne désespérait pas car il y a toujours des témoins qui mettent un peu de temps à parler. Et puis, il y avait un autre souci et ce n'était pas le moindre, le frère de Julius Hole, le richissime et puissant Blake Hole, déjà averti du drame, avait envoyé en fin de matinée un télégramme annonçant sa venue et sa ferme intention de retrouver le meurtrier de son frère au plus vite. Paul Honor redoutait la rencontre car Blake devait sans doute être tout aussi arrogant que son frère et il allait sûrement vouloir lui dicter ses exigences. Il allait l'avoir dans les pattes et il avait horreur de ça même s'il était bien décidé à ne pas se laisser faire. Mettant ces préoccupations-là de côté, Paul Honor se concentra sur son enquête. Avec son adjoint, il se rendit à nouveau sur les lieux pour les inspecter avec soin au grand jour et interroger encore les éventuels témoins mais il ne fut pas bien plus avancé. Puis, laissant à son adjoint le soin d'essayer de dresser la liste de tous les potentiels suspects, le shérif se rendit chez Albert Cooler, au 16, Douglas Avenue à Wichita. Paul Honor avait bien connu le père d'Albert et avait conçu pour lui une grande estime. Quand il avait appris la nouvelle de sa mort, il en avait été très affecté. Il le trouvait tellement courageux, avec cette affaire qu'il avait réussi à monter contre vents et marées. Il savait parfaitement que le fils de John était incapable de tuer qui que ce soit mais il voulait savoir s'il n'était tout de même pas mêlé à cette histoire. Entre deux verres de whisky, il avait peut-être trouvé le courage d'engager un tueur. Car si c'était le cas, quitte à prendre quelques libertés avec la loi (cela lui arrivait de temps à autre, oh, mais attention, jamais pour protéger de grands criminels mais plutôt pour tirer du pétrin de pauvres gars qui s'y étaient mis suite à un mauvais concours de circonstances) il chercherait comment l'aider, compte tenu de l'amitié qu'il portait à son père. Cependant si Blake Hole venait à apprendre qu'Albert était à l'origine du meurtre de son frère... Il ne donnait pas cher de la peau du jeune homme. Allez, on verra bien ! se dit Paul Honor, arrêtant là ses réflexions puisqu'il arrivait devant la maison des Cooler. Il connaissait les habitudes d'Albert et ne frappa pas à la porte principale, il contourna la maison. Cependant, elle avait l'air encore plus inhabitée que d'habitude et elle l'était en effet. Le shérif interrogea alors une des voisines d'Albert, la vieille Carrie, qui jour et nuit était à sa fenêtre, épiant les faits et gestes de tous ceux qui passaient dans son champ de vision. Elle était tellement efficace dans ce domaine que Paul disait souvent à son collègue de Wichita qu'il devrait la prendre comme adjointe. Et quand elle

lui dit que oui, ce matin très tôt, le petit Albert était parti sur sa vieille carne décharnée avec des fontes bien remplies, et qu'une semaine plus tôt, tard le soir, il avait reçu deux hommes, Paul se dit qu'il avait donc peut-être vu juste. Il alla aussitôt chez Frank End, le meilleur ami d'Albert, mais celui-ci lui affirma qu'Albert et lui étaient fâchés et qu'ils ne s'étaient pas vus depuis une semaine à peu près. Paul passa ensuite chez son collègue de Wichita, qui était déjà au courant de la mort de Julius Hole, et lui dit de faire rechercher Albert, mais discrètement, et de l'avertir si on le trouvait. Quand il revint à son bureau de Delano, son adjoint avait déjà noirci neuf pages de noms et entamait la dixième.

- Alors, qu'est-ce que ça a donné ?
- Je peux encore rien dire mais...
- Ah, mais, quand même, quand vous dites ça c'est que vous avez appris quelque chose...
- Eh bien, la vieille Carrie m'a dit qu'il s'était barré tout juste ce matin et qu'il a reçu deux types il y a une semaine environ, au milieu de la nuit.
- Nom de Dieu ! Vous aviez sacrément bien vu ! Il faut le faire rechercher et l'arrêter !
- Ne nous emballons pas. Y'a l'autre Hole qui va se pointer et je suppose que ça va pas être un marrant. On va l'avoir sur le dos, ça va pas tarder. Albert, je le connais bien, je veux pas faire n'importe quoi et je veux l'interroger moi-même.
- Ouais, mais il faut le retrouver.
- Hum, pas d'inquiétude, je suis sûr qu'il n'est pas loin.
- Et s'il s'était barré chez sa mère ? En Californie, je crois ?
- On verra dans ce cas, mais... je ne pense pas. J'ai déjà prévenu Jack, on va le chercher. Dans les environs. Mais aussi bien, il reviendra tout seul.

L'adjoint de Paul Honor se fia au flair de son chef, il avait une grande confiance dans le shérif qui depuis des années montrait perspicacité et courage - faisant le coup de feu quand il le fallait- et qui avait déjà mis derrière les barreaux nombre de coupables.

En fait Albert n'avait pas du tout prévu de partir. Victor Brennan lui avait demandé de le croiser « par hasard » à dix heures du matin, à la sortie du barbier de Topeka Street, le lendemain de leur première rencontre, pour lui remettre les 545 dollars -Victor avait dû insister la veille pour qu'Albert ne l'encombre pas de ses 50 cents- et tout s'était bien passé. Mais le matin suivant l'assassinat, Albert avait été pris d'une irrépressible trouille et sans réfléchir, ayant jeté quelques affaires dans des sacs de selle, avait sauté sur le vieux cheval de son père pour partir au hasard. Il avait laissé le cheval aller où il voulait et celui-ci l'avait mené à El Dorado, à trente miles de là, où Albert avait demandé l'hospitalité à de pauvres fermiers.

Quatre jours après la mort de Julius -dont le corps avait été placé dans un des wagons réfrigérés de la Hole Refrigerator Line pour éviter sa décomposition- Blake Hole et son épouse arrivèrent à la gare de Wichita. Blake était long, sec, vêtu de noir -comme il l'était toujours - d'un abord sinistre, sa triste mine n'étant pas due à son deuil, elle lui était habituelle. La petite femme à l'air maussade, vêtue d'une stricte robe noire, tellement effacée qu'on en percevait à peine la présence, était Hélène Hole, son épouse. Le couple austère s'installa dans la clinquante demeure de Julius. Etonnamment, Blake Hole organisa des funérailles très sobres pour son frère : pas de grande cérémonie, de tombe surmontée de statues, de couronnes en quantité, de cortège interminable, d'éloges funèbres grandiloquents. Blake Hole avait une allure si terne que cela fit dire à l'adjoint de Paul Honor (qui avait assisté à l'enterrement avec son chef et le shérif de Wichita) : « Il paye vraiment pas de mine, ce type, si j'avais pas su qui il était je lui aurais donné un billet d'un dollar pour qu'il puisse aller manger à sa faim... Quant à son épouse...

elle était où ? Je ne l'ai même pas vue.» Les vieux parents Hole avaient demandé à leur fils de rapatrier le corps à Boston, pour qu'il soit déposé dans le caveau familial mais Blake s'y était fermement opposé. Ses parents n'avaient pas compris pourquoi il s'obstinait ainsi, mais il avait insisté et affirmé qu'il fallait respecter les dernières volontés de Julius. Ils cédèrent sans trop de difficulté : Julius avait toujours mené la vie qu'il voulait alors qu'il en aille de même pour sa mort... Ce que Blake n'avait par contre révélé à personne, c'était que, juste après la mort de son frère, il s'était très longuement entretenu avec lui -enfin... avec son esprit- lors d'une séance de spiritisme particulièrement exaltante, Julius lui ayant fait d'extraordinaires révélations.

- Il « exige », rien que ça, monsieur « exige » !
- Allez, dites-moi tout, ça vous soulagera et ça soulagera aussi Nellie, ça lui évitera de vous entendre maugréer pendant des heures ce soir.
- Blake Hole, cette espèce d'oiseau de mauvais augure, « exige » que je lui donne régulièrement des nouvelles de l'enquête et il a ajouté :« Si vous trouvez le tueur rapidement, je vous récompenserai. » Comme si nous étions ses larbins. Il « exige », non mais, à quel titre ! Ah, il est peut-être habillé comme un quaker mais il agit en tout cas comme s'il était Dieu tout puissant. Il faut que tout et tous lui obéissent au doigt et à l'œil !
- Bah ! Vous en avez vu d'autres...
- Il dit également qu'il va faire venir des détectives privés de Chicago, de cette agence connue, là, tu sais, de chez Pinkerton.

Après un silence, l'adjoint de Paul Honor, qui avait compris à quoi pensait le shérif, reprit :

- Vous vous faites du mouron pour Albert, c'est ça ?
- Les gars de chez Pinkerton, ils font pas dans la dentelle, et s'ils le retrouvent avant nous... Je comprends pas qu'on ait pas encore mis la main dessus, où il s'est fourré, ce con-là !
- Et sa mère ?
- J'ai télégraphié, non, rien de ce côté-là.
- S'il faut ratisser tout le Kansas...

Cela ne fut pas nécessaire. Albert Cooler revint à Wichita, comme l'avait prévu le shérif, au bout d'une quinzaine de jours. Quant aux quatre enquêteurs de chez Pinkerton que Blake avait fait venir, ils avaient jusque-là fait chou blanc eux aussi. Ils avaient eu beau interroger, fureter, tout retourner voire menacer, ils n'avaient rien trouvé et le shérif savait que nul ne leur avait parlé d'Albert Cooler. Paul Honor se rendit aussitôt au 16, Douglas Avenue, prévenant son adjoint de n'en rien dire à personne. Quand il vit le shérif à sa porte, Albert recula, effrayé, comme si la poignée l'avait brûlé. Il avait une mine épouvantable, les cheveux ébouriffés, les yeux injectés de sang. Il resta interdit et ce fut Paul Honor qui insista pour entrer.

- Bonjour Albert, alors on a fait un petit voyage ?
- Euh... Oui, enfin, non...
- Si tu veux bien, on va un peu papoter tous les deux.

Le shérif entra et s'assit à la table de la cuisine sans attendre l'invitation. Albert ressortit machinalement sa vieille bouteille de rhum.



- Je ne sais pas si tu es au courant, mais Julius Hole est mort.
- Ah...
- Tu n'en as vraiment pas entendu parler ?
- Non, pas du tout.
- C'est étrange, tout le monde ne parle que de ça en ce moment à Wichita et à Delano.
- Et il est mort comment ?
- Eh bien, pas en avalant un noyau de cerise de travers, mais bien plutôt d'une balle de Winchester en plein dans la tête.

Albert sursauta comme s'il venait d'entendre le coup de feu.

- C'est pas moi, répliqua bêtement Albert sans réfléchir.
- Oui, ça je m'en doutais un peu.

Il y eut un assez long silence, Albert avait les yeux baissés, il n'osait pas regarder le shérif.

- Moi, je le sais, que ça peut pas être toi, mais, ... ça fait quand même un bon bout de temps que tu clairannes un peu partout que tu voulais sa mort, à Julius. Tu étais où la nuit du 25 au 26 mai ?
- Je sais pas, ici sûrement. Il avait parlé avec une voix si faible que Paul dut se pencher pour entendre.
- Tu comprends, quand je dis que je pense que c'est pas toi, c'est juste ma conviction personnelle, mais tu avoueras qu'un type qui crie sur tous les toits pendant deux ans qu'il veut en crever un autre, ça fait un sacré beau suspect. Tu te rappelles vraiment pas ce que tu faisais cette nuit-là ?

Tout se mélangeait dans la tête d'Albert, ça bourdonnait, bourdonnait, il était incapable de réfléchir. Et encore plus incapable de se rappeler qu'il avait passé cette nuit-là seul, à faire ses maigres comptes, se demandant bien comment il allait payer les trois ouvriers qui lui restaient puisqu'il avait donné à Victor Brennan tout l'argent qui était encore en sa possession.

- C'est que je vais quand même être obligé de t'emmener, comme suspect, pour t'interroger. Et là Paul s'arrêta, il savait que cela suffisait, Albert était suffisamment terrorisé, il dirait tout ce qu'il savait, il n'y avait pas besoin d'en faire plus.
- Mais vous avez dit que vous saviez que ce n'était pas moi, dit Albert, toujours d'une voix blanche.
- Oui, mais je te le répète, c'est ma conviction personnelle, je n'ai aucune preuve, tu es le principal suspect. Et puis, si c'est pas toi, t'as bien pu engager quelqu'un pour le faire...

Albert répondit trop vite : « C'est que ça coûte cher ce genre de type, et moi j'ai pas d'argent. »

- Tiens, tiens.

Albert se mordit les lèvres. Il finit par lâcher :

- De toute façon, je connais pas son nom.

Le shérif sentait que ça allait venir, il n'y avait plus qu'à laisser aller...

- Ah oui, mais tu sais peut-être des choses, à quoi il ressemble, par exemple?

Comme Albert hésitait et que le silence durait trop, Paul Honor décida d'en rajouter un peu.

- Bon, allez, hop, puisque tu ne veux rien dire ici, suis-moi.
- Si je vous dis ce que je sais vous me laisserez tranquille ?
- Ah, bien, voilà qui est plus raisonnable. Bien sûr, on en restera là. Ce que je veux, c'est arrêter l'assassin. Même si tu n'es pas blanc-bleu dans l'affaire, mais bon, je veux bien passer l'éponge, en souvenir de ton père. On dira que tu as eu un moment d'égarement.

Albert tergiversa encore.

- Oui, mais... Lui... S'il apprend que j'ai parlé, il pourrait bien...
- Se retourner contre toi et venir un soir avec sa Winchester pour te régler ton compte ? Le shérif le rassura tout de suite.
- Ne t'inquiètes pas, je prends tout sur moi, je dirai que quelqu'un l'a vu à la sortie du Red Orchard.

Après une nouvelle pause, Albert chuchota :

- Je sais quasiment rien, je sais pas son nom.
- Ça tu l'as déjà dit. Mais à quoi il ressemble ?
- Un grand gars, habillé en noir.
- Tu peux pas en dire plus, couleur des cheveux, des yeux ?
- Les cheveux, bruns ou noirs, les yeux, je sais pas, noirs je dirais, foncés en tout cas.
- Gros, maigre ? Jeune ou vieux ?
- Mince et jeune, dans les vingt, vingt-cinq ans.
- Des cicatrices ?
- Je crois pas, j'ai pas vu, non, pas de cicatrices.
- Habillé en noir, mais comment ?
- Oh, des vêtements luxueux, très élégant, on l'aurait cru sorti du Capitole...

Il y eut encore un long silence, puis Albert se lança, avec une voix tremblante.

- Un type, euh... Il s'arrêta juste à temps, il allait donner le nom de Peter Drabek... Enfin, on l'a appelé Vic devant moi et on m'a dit qu'il était originaire du Nebraska.
- Oh, dis-donc, voilà que la mémoire te revient !
- Et aussi...
- Quoi ?
- Oh, non... c'est une bêtise... un détail.
- Dis toujours.
- Qu'il jouait du piano.

Là, le shérif s'esclaffa. Il se voyait envoyer des télégrammes à tous ses collègues du Nebraska leur demandant s'ils connaissaient un tueur qui jouait du Colt et du Beethoven !

- Bon et c'est tout ?
- Oui, je vous assure.
- Je vais te laisser. Reste tranquille pour l'instant, je te dirai quoi faire. Ne parle à personne d'autre.

Le shérif se leva et était déjà en train d'ouvrir la porte, quand Albert s'écria :

- Ah ! et aussi ...
- Quoi ? Il joue du violon également ? C'est ça ?
- Non, il est gaucher.

Paul Honor regagna Delano, se demandant si ces maigres informations l'amèneraient quelque part. S'il avait réussi à tranquilliser cette tête de linotte d'Albert en lui faisant croire qu'il suffisait de retrouver le tueur pour ne plus rien avoir à craindre, il n'en allait pas ainsi en vérité. Car si Hole venait à apprendre -ou quiconque- qu'Albert était le commanditaire du meurtre, il serait forcément arrêté. Mais Paul avait sa petite idée. Il lui suffirait de débusquer l'assassin, de le mettre hors d'état de nuire en lui collant quelques balles dans la peau (et par là même dans l'impossibilité de révéler qui l'avait engagé !), il invoquerait bien sûr la légitime défense, puis inventerait le motif qui avait poussé ce pauvre type à se venger, par exemple, qu'il avait été mis sur la paille par Julius ou tiens, que sa femme... ou sa fille, oui, ça c'était pas mal, sa toute jeune fille, une petite de quinze ans, avait été déflorée par Julius. Paul Honor était content de lui, content de sa trouvaille et c'est plein d'espoir qu'il rentra chez lui. Il ne lui restait plus qu'à découvrir qui était le tueur, à le retrouver et à le supprimer. A cette pensée, sa bonne humeur se flétrit un peu.

### **Les liens d'achat :**

<https://www.amazon.fr/dp/B09X5C6YF6/>

<https://livre.fnac.com/a16893172/Elsa-Errack-Des-Colts-et-du-Beethoven#omnsearchpos=1>

<https://www.cultura.com/p-des-colts-et-du-beethoven-et-il-parait-que-la-musique-adoucit-les-moeurs-9791040504740.html>